

Colmar / Au Festival de musique

L'incendie Matsuev en clôture

Lors de la réception qui suivit le concert de clôture du Festival de Colmar, Vladimir Spivakov, mêlant humour et gravité, dévoila les héros du Festival 2010, à l'enseigne de l'année russe en France : Ravel et Rachmaninov.



Denis Matsuev. Une virtuosité transcendante. (Photo DNA - Michel Petry)

■ Deux concertos parmi les plus spectaculaires du répertoire russe avaient alors conclu l'hommage rendu à Sviatoslav Richter par le Festival. Ce sont deux *Troisièmes concertos*, ceux de Rachmaninov et de Prokofiev, qui après douze jours de grand piano ont mis le comble à l'enthousiasme du public de Colmar, unissant la virtuosité transcendante de Denis Matsuev à la direction sobre et précise de Vladimir Spivakov à la tête de son magnifique Orchestre national philharmonique.

Le pianiste trentenaire aux possibilités herculéennes a accompli là un marathon que peu oseraient tenter. Et en choisissant deux pièces à feux d'artifices, il ne s'en est pas tenu à un brio ravageur qui reste un jeu pour ses dons exceptionnels. L'émotion de la musique n'a cessé d'illuminer la soirée.

On commença par Prokofiev, dont le concerto à vol-

te-face, avec ses courses d'athlète, ses brèves plongées méditatives vite oubliées, les colorations volontiers acides de l'orchestre, favorise les extériorisations à fleur de peau. Le piano, bondissant et martelé, y est requis dans ce qu'il a de plus pétulant en ses rythmes d'«*Allegro barbaro*», ses cascades impertinentes, ses soudains airs de clown songeur.

Une verve populaire sans arrière-pensée

Ni Matsuev, ni Spivakov ne donnent dans le piège de quelque romantisme des profondeurs en déroulant ces scintillantes «*visions fugitives*» jusqu'à la contagieuse propulsion rythmique du final. Leur connivence, la verve populaire sans arrière-pensée, qu'ils communiquent à la partition célèbre, font merveille autant que la perfection instrumentale ciselée

par l'orchestre et par le soliste.

Le *Troisième concerto* de Rachmaninov réserve au pianiste des assauts plus virtuoses encore, dont la difficulté culmine dans la fameuse cadence coupant le premier mouvement... et le souffle de l'auditeur! Rien ne fait peur au pianiste acrobate, ni les dégringolades d'accords frappés par les deux mains tour à tour, ni les vibrionnantes fusées de l'Allegro. Mais plus encore que la fameuse aisance digitale, ce qui éblouit, c'est l'art de donner à chaque séquence du vaste discours son caractère tout en offrant à l'auditeur un visible fil d'Ariane le long de ce parcours à méandres. Le plus beau étant peut-être que ces épanchements où le romantisme ouvre ses vannes de meurent, à l'orchestre comme au clavier, une flamme intérieure.

Christian Fruchart